

## L'EPOUVANTAIL

### *L'arrivée*

Mathieu traversa le séjour encombré de cartons à moitié vidés et grimpa d'un pas nonchalant l'escalier de bois blanc. En pénétrant dans sa nouvelle chambre, il ferma la porte à clé, sans s'en rendre compte. Il observa son nouveau domaine aux murs tapissés de bleu pâle avec langueur. *Quel ennui.* Quelques molles toiles d'araignées pendaient aux coins du plafond. Le sol était aussi jonché de cartons, mais on avait déjà installé son lit une place, son bureau, sa bibliothèque et son petit canapé convertible. Il hésita à déballer ses affaires puis décida de s'allumer une cigarette. Il ouvrit la fenêtre aux montants vétustes. La vue donnait sur l'arrière de la maison, un petit bout de jardin à l'herbe brûlée et clôturé d'une barrière de bois. Il alluma sa cigarette et tira une profonde bouffée. Un long soupir s'échappa de ses lèvres.

Le déménagement avait été pénible, long et ennuyeux. Il avait aidé le moins possible et avait fait semblant de s'occuper du bébé. L'après-midi touchait à sa fin et il avait du mal à se dire qu'il allait devoir passer la nuit ici, et toutes les autres à venir, dans cette nouvelle maison petite et moche qui sentait la poussière.

Il entendit sa mère l'appeler d'en bas mais il ne répondit pas.

*Quel trou paumé*, se dit-il en balayant l'horizon du regard. Des champs de maïs jaunâtre à perte de vue. *L'ennui total*. A environ cinq cent mètres vers l'horizon, il remarqua une minuscule forme noire, juste en face de lui. On aurait dit un petit arbre calciné. Il plissa les paupières pour essayer de mieux la distinguer mais elle était trop loin. Etonné, il s'aperçut que dans le ciel, juste au-dessus de cette mystérieuse forme, voletait en spirales un essaim d'oiseaux noirs. Sûrement des corbeaux. Il devait y avoir une charogne juste en dessous.

Il sursauta. Quelqu'un essayait d'ouvrir la porte de sa chambre.

– Mathieu ! pourquoi tu t'es enfermé ? Mathieu ? s'écria sa mère en faisant tourner la poignée comme si cela allait réussir à déverrouiller la serrure.

Il soupira comme un ballon qu'on dégonfle, jeta la cigarette à travers la fenêtre, et alla ouvrir.

Sa mère avait le visage en sueur, la racine de ses cheveux humides, les traits tirés, ses mains osseuses solidement plantées contre ses hanches. Il ne la supportait plus.

– Quoi ? dit-il de sa voix la plus lasse.

Les lèvres de sa mère se pincèrent, ce qui n'était pas bon signe. Il connaissait tous ses tics de bouche par cœur, et ça l'exaspérait.

– Tu ne vas pas commencer à t'enfermer dans ta chambre, Mathieu.

Ce n'était pas une question, ni un conseil.

Il la fixa sans mot dire, en concentrant tous ses efforts pour ne montrer aucune expression.

La bouche de sa mère semblait investie d'une vie propre, comme si un insecte s'était logé à l'intérieur de sa lèvre inférieure, donnant des coups dans tous les sens pour sortir. Ses yeux s'arrondirent. On aurait dit deux pruneaux trop mûrs.

– Tu as fumé ? fit-elle d'une voix menaçante tout en rentrant dans la chambre.

Elle se dirigea vers la fenêtre et scruta la descente du toit. Mathieu sentit un oursin se former dans son ventre. Ça commençait déjà.

Quand elle se retourna, il comprit à ses sourcils arqués qu'elle avait repéré la clope. Elle se lança dans un sermon dont il avait l'habitude.

– Tu m'avais dit que tu avais arrêté. Tu sais que je déteste quand tu me mens. Ça ne fait même pas une journée que nous sommes arrivés et tu t'enfermes déjà dans ta chambre, pour fumer tes saloperies de cigarettes, tu n'as pas honte, à treize ans ? Je te rappelle que si nous avons déménagé, c'est à cause... c'est pour toi, alors tu as intérêt à faire des efforts. Je ne tolérerai pas que tu fumes dans cette maison. Tu vas empoisonner le bébé. Tu sais que la fumée va partout, et

que tout le monde la respire ! Est-ce que tu es inconscient, ou bien peut-être que tu t'en fous ? tu t'en fous bien de nous, c'est ça ? avec tous les efforts que nous avons fait pour toi, pour te sortir de... de ce... Pense à ton père, pense à ce qu'il aurait dit s'il avait su que tu fumais.

– Papa ne me verra jamais fumer, c'est débile de dire ça, souffla-t-il, le regard fuyant.

Elle reprit sa respiration, se détourna et regarda dehors.

– Je te préviens, dit-elle d'une voix plus calme. Si je te reprends à t'enfermer ou à fumer, je te confisque tout. Tes livres, ta batterie, tout ! Tu m'as bien compris ?

Elle se retourna brusquement.

Il la fixait, son masque vide sur le visage.

– Et arrête de me regarder comme ça !

Un fort courant d'air s'engouffra dans la pièce et le battant de la fenêtre se rabattit à toute vitesse, heurtant de plein fouet la tête de sa mère. Elle poussa un cri de douleur et bascula sur le côté. Une entaille rougeâtre se dessina sur sa joue.

Mathieu contint le sourire mauvais qui voulait sortir de sa bouche, puis fit un pas vers elle, mais elle se lança à travers la chambre sans lui jeter un regard et disparut dans le couloir.

– Qu'est-ce qui se passe là-haut ? Ça va ?...

C'était la voix du nouveau mari de sa mère, Christian.

Cet abruti avait passé la journée à lui donner des ordres, comme il faisait dans la petite quincaillerie merdique où il était chef de rayon.

Mathieu referma la porte et revint se poster à la fenêtre. Plus de courants d'air. Il leva les yeux vers les champs et remarqua de nouveau la forme sombre. Curieusement, elle semblait s'être rapprochée, car il réussit à la distinguer assez clairement.

C'était un épouvantail.

### *Le champs*

Après un rapide dîner composé de pizzas décongelées, Mathieu s'en alla traîner derrière la maison, après avoir promis à sa mère de ne pas fumer, tout en feignant de ne pas entendre son beau-père qui lui reprochait de ne pas les aider à déballer les cartons, d'être un égoïste *etc...*

Il escalada la clôture de bois et resta en équilibre sur une des planches afin de

prendre de la hauteur. Il repéra l'épouvantail, petite forme sombre noyée au milieu du champ, à quelques centaines de mètres. Il s'enfonça dans les rangées de maïs en se dirigeant en ligne droite.

Après cinq minutes de marche, étonné de n'avoir toujours pas atteint l'épouvantail, il sauta sur place pour réussir à voir au dessus du maïs, pour se situer, mais il ne vit rien, ni maison ni épouvantail, le maïs était trop haut. Une pointe d'inquiétude gratta son estomac. Et s'il se perdait, s'il ne retrouvait pas le chemin de la maison ?

Il continua de marcher tout droit, et le soleil disparut complètement. Devait-il faire demi-tour ? sa mère allait s'inquiéter, pour finalement lui passer un savon quand il serait rentré.

*Si toutefois il retrouvait son chemin.*

La nuit était là, et il marchait toujours, traversant les rangées de maïs de plus en plus rapprochées, se griffant les bras et les mollets. La panique commençait à le gagner, et il décida de faire demi-tour. Il sauta à la verticale aussi haut qu'il pouvait pour tenter de repérer des lumières venant de la maison mais tout autour de lui n'était que ténèbres sombres et odorantes. Une sueur froide se mit à perler le long de ses côtes et il se mit à trotter aussi vite que les branchages effilés le lui permettaient.

Son pied se prit dans une racine et il s'étala de tout son poids, son corps meurtri, des pousses lui rentrant dans le ventre et le cou. Gémissant, il essaya de se relever mais il était coincé. Il appela d'une voix faible à l'aide, puis il cria. Sa voix lui paraissait toute petite, enfantine. Des sanglots escaladèrent son buste et furent vomis avec violence. C'était la première fois qu'il pleurait depuis la mort de son père.

Il était là, au beau milieu de cette étendue végétale sauvage, perdu telle une barque en plein océan, entravé et maintenu au sol par la végétation hostile, pleurant son père qui ne pouvait plus l'aider, le secourir, le guider, l'aimer. Qui allait venir le chercher ? Comment le retrouverait-on là, perdu au beau milieu du champs. Les corbeaux allaient venir l'attaquer, ou peut-être des rats, des gros rats des champs. Son esprit en proie à la confusion imaginait les pires scénarios.

Il entendit des craquements secs, assez proches. Son angoisse fit place à une terreur étouffante, qu'il n'avait jamais ressentie, même lors de ses nuits d'enfant. Était-ce une bête sauvage ? un renard ? un sanglier ? un cerf ? peut-être quelque chose de pire, de moins inoffensif ?... peut-être quelqu'un, son beau-père, ou sa mère ?...

Son âme d'enfant resurgissait : un monstre des bois, un loup affamé, un

agriculteur fantôme venu punir le vandale qui abîmait ses plants de maïs...

D'une voix aiguë, il appela :

– C'est qui ?... y a quelqu'un ?...

Les craquements s'arrêtèrent brusquement. Mathieu entendit sa propre respiration, haletante, et ferma la bouche. Ses dents claquaient. Si ça avait été Christian ou sa mère, il ou elle aurait *dû* répondre... Il sentit son cœur rétrécir, se comprimer. Si ça avait été une bête, elle aurait *dû* fuir en entendant sa voix.

Il tourna la tête pour essayer de regarder autour de lui, mais il ne voyait pas à plus de trente centimètres.

Les craquements reprirent, plus lents, plus proches.

Mathieu ne put réprimer un hurlement d'angoisse. Sa terreur lui donna un sursaut de puissance et il réussit à se dépêtrer de la gangue végétale qui l'emprisonnait. Il tendit les bras devant lui et se mit à courir, mais quelque chose bloqua sa cheville et il trébucha une nouvelle fois. Sa tête frappa le sol et il perdit connaissance.

### *Retrouvailles*

Une main douce et chaude caressait sa nuque, une main qu'il connaissait, qu'il chérissait. Mathieu ouvrit doucement les yeux et sentit un mal de crâne se répandre dans son cerveau telle une marée noire. Quand le flou quitta sa rétine, il distingua dans la nuit une silhouette familière. Avant qu'il ait compris de qui il s'agissait, une vague de bonheur pur irradié de tout son être.

– Papa ?

La main lui caressait toujours la nuque, mais il ne pouvait pas voir le visage. Sa voix se brisa.

– Papa, c'est toi ? Papa !

Deux bras vigoureux le soulevèrent comme s'il n'avait eu que cinq ans, et il sentit l'odeur paternelle, mélange de musc et de transpiration douce. Il fondit à nouveau en larmes et serra son père aussi fort qu'il le pouvait. Sa souffrance se vidait par ses yeux, par litres lui semblait-il, jamais il n'avait senti pareille joie, pareille libération. Son père était revenu, juste pour lui, pour le chercher, le *sauver*. On lui avait menti, son père n'était *pas* mort, il était là, avec lui, il ne le quitterait plus, ils allaient partir tous les deux, loin de ce champ et de cette maison.

– Mathieu, je suis venu te faire voir quelque chose, dit son père de sa voix grave et rassurante. Tu vas voir.

C'était bien la voix de son père, grave et chaude, rassurante, unique.

Mais Mathieu ne l'écoutait pas.

– Tu n'es pas mort en fait, hein, dis, ils ont menti hein ? hein papa ?

– Tu vas voir, je vais te montrer, répondit simplement son père.

Mathieu se demanda ce que son père voulait lui faire voir, mais il s'en fichait, l'important, c'était que son père n'était pas mort, qu'il était revenu le chercher au moment où il avait eu besoin de lui, et qu'ils allaient partir tous les deux, loin d'ici. Que tous les deux.

Son père se mit en marche, n'étant apparemment pas du tout gêné par les pieds de maïs. Le visage collé à son épaule, recouverte d'un tissu rugueux rendu humide par ses larmes de joie, Mathieu se laissa guider, se doutant que tout allait bien se passer maintenant.

Une lumière vacillante se mit à éclairer les branches de maïs autour d'eux, et Mathieu regarda autour de lui. A quelques mètres d'eux, il y avait un feu, assez mince, mais qui parvenait à éclairer une forme bizarre. Mathieu sursauta, et son père faillit le lâcher. Il y avait quelqu'un, là derrière le feu, une silhouette difforme, bossue, biscornue. Deux bras aux angles bizarres s'activaient au-dessus du feu, mais on ne voyait pas de mains sortirent des manches du vêtement sombre, que les flammes venaient lécher. La tête était cachée par une sorte de large chapeau, mais au moment où Mathieu regarda, le chapeau se releva brusquement et il put voir deux yeux brillants. Deux braises violettes fendues d'un iris noir effilé.

Le jeune garçon poussa un cri et se serra de plus bel contre son père.

– N'ai pas peur Mathieu, ce n'est qu'un épouvantail, dit son père de sa voix calme. Il va nous raconter une histoire.

Mais le jeune garçon ne put se résoudre à sortir son visage du creux protecteur de l'épaule de son père. Il savait que les épouvantails ne pouvaient pas bouger. Ce n'étaient que des bâtons, déguisées en personne, pour éloigner les oiseaux. Un épouvantail ne pouvait pas bouger les bras, encore moins attiser un feu. Et un épouvantail n'avait pas de *vrais* yeux.

Sa terreur enfla de nouveau quand son père l'attrapa sous les bras pour l'éloigner de lui. Il hurla de peur et essaya de s'agripper à lui, mais son père était trop fort. Ses pieds foulèrent le sol et son père le retourna en lui maintenant les épaules. Il se trouvait maintenant à un mètre du feu. A un mètre cinquante de l'épouvantail, qui ne pouvait en être un.

La chose le fixait de ses yeux violets, qui luisaient comme de petites ampoules, ou comme les yeux d'un chat hypnotisés par les phares d'une voiture arrivant à toute vitesse dans la nuit. Il ne pouvait détourner le regard, et il

sentait les mains de son père solidement accrochées à ses minces épaules.

Sa peur diminua, et la chaleur du feu vint caresser ses joues, sécher ses larmes. L'épouvantail faisait toujours des gestes étranges au-dessus du feu, des gestes amples et souples. Mathieu les observa, malgré lui, et un sentiment de bien-être l'envahit. Une douce torpeur l'enveloppa et il se sentit bien. Son père était près de lui, tout irait bien.

Les flammes se mirent à gonfler, puis elles dessinèrent des formes fantomatiques, de plus en plus rapidement. Sa tête se mit à tourner. Il oublia presque où il se trouvait, quand soudain le décor se transforma, petit à petit. L'épouvantail, le feu et les champs disparurent, et Mathieu se retrouva assis à l'arrière d'une voiture qu'il connaissait bien.

La voiture de son père.

### Visions

*Papa n'entendit pas quand il l'appela, pourtant il était juste là, devant lui. Mathieu essaya de se rapprocher, pour le toucher, entre les deux sièges, mais il ne pouvait pas bouger. Papa démarra, débloqua le frein puis descendit l'allée de la maison, leur maison, celle de lui et maman. Mathieu était content d'être là, mais il y avait quelque chose de bizarre dehors. Tout était gris, un monde revêtu d'épaisses nappes de brouillard. Une vraie purée de pois chiches trop cuits, comme disait mamie Suzanne. Mais papa semblait y voir clair car il accéléra. Il connaissait le chemin par cœur, et les papas savent conduire dans ces conditions-là. Ils descendaient maintenant la grande route de la forêt, où papa lui avait appris à faire du vélo sans les petits roues. Il aperçut du coin de l'œil les silhouettes des grands arbres décharnés, les mêmes qu'en hiver, quand toutes les feuilles étaient tombées. Cela lui rappela l'hiver dernier, quand papa avait... Sa peur revint une nouvelle fois, plus terrible que jamais, car il comprenait ce qui allait se passer. Avant qu'il ait pu avertir son père, lui crier de s'arrêter, le virage arriva et papa écrasa la pédale de frein, en vain. Mathieu l'entendit crier de stupeur, et la voiture sortit de la chaussée, avant d'aller percuter de plein fouet un gros arbre. Presque au ralenti, il vit papa se soulever de son siège, sa tête qui fracasse le pare-brise encore un peu couvert de glace, le sang qui gicle sur le tableau de bord, et le corps qui sort de l'habitacle de la voiture, les bouts de verre acérés qui déchirent les chaires, le hurlement de papa, puis plus rien. Arrêt sur images. Mathieu pleurait, dans ce corps immobile, transformé en statue de sel, dont il ne pouvait se libérer. Le capot de*

*la voiture, réduit à l'état d'accordéon géant, avec des traînées de sang de papa, commençait à fumer. Mathieu avait vu dans les films que ce n'était pas bon signe, que des fois la voiture explosait, et que les gens encore à l'intérieur brûlaient vifs.*

*Du coin de l'œil il vit la portière à sa gauche s'ouvrir, et il put enfin tourner la tête. L'épouvantail était là, ridicule, avec ses vêtements usés jusqu'à la corde, ses membres raides et cassés, avec son chapeau de paille déformé par les intempéries, et sous le rebord, ses deux yeux violets de chat, sans paupières, qui le regardaient intensément. Le bras sans main recouvert d'une pâle toile bleuâtre se tendit vers lui et quelque chose lui agrippa le bras, quelque chose de chaud. Il sortit de la voiture et suivit l'épouvantail, la démarche calquée sur celle d'un estropié ayant deux prothèses de tailles différentes. La chose ne faisait aucun bruit en marchant dans les restes boueux de glaces fondues. Elle tira Mathieu derrière un arbre au large tronc, et le laissa là, sans rien dire. Quand il se retourna, l'épouvantail avait disparu. Mais une voix qu'il connaissait se fit entendre non loin de là, ainsi qu'un rire qu'il connaissait aussi. Il se pencha de côté, et regarda au-delà du tronc d'arbre derrière lequel il se cachait. Il aperçut sa mère et Christian, qui s'approchait de la voiture, sans courir ni s'affoler. Mathieu se demanda ce que son beau-père faisait là, alors que son père venait d'avoir un accident de voiture, peut-être qu'ils ne l'avaient pas vu.*

*Il les vit s'approcher de la voiture, repérer le corps inerte de son père, qui n'était peut-être pas mort, et ce qu'il découvrit le remplit d'une rage acide. Sa mère souriait, bizarrement, et elle se hissa sur la pointe des pieds pour embrasser Christian sur la bouche...*

*Quelque chose tira Mathieu en arrière. Il eut le temps d'apercevoir le chapeau de l'épouvantail, un couteau pendu au bout de sa manche, puis tout disparut...*

### *Final*

Mathieu se réveilla au beau milieu des maïs, debout et chancelant, un goût de métal dans la bouche. Le ciel avait viré au gris pourpre. Le jour se levait.

Papa n'était plus là. Il se retrouvait de nouveau seul, comme avant. Peut-être que papa n'avait jamais été là ? Et l'épouvantail ? Il avait disparu.

Dans sa main gauche, il serrait un gros couteau de cuisine, qu'il reconnut être celui de l'épouvantail. Il était recouvert de taches de sang gluant et à moitié séché. S'était-il blessé ? Il ne ressentait aucune douleur.

Sans réfléchir, il se mit à marcher, tout droit, et des sons étouffés lui parvinrent petit à petit. Des sirènes d'ambulance, ou peut-être de pompiers, des aboiements de chiens, de plus en plus proches, féroces.

Soudain, derrière un mur de maïs, un policier apparut à quelques pas de lui, et un air d'horreur se peignit sur ses traits. Il tenait en laisse un gros chien, un berger allemand, qui aboyait après Mathieu avec hargne. Allait-il le lâcher sur lui. Le policier avait dans l'autre main un pistolet noir. C'était la première fois que Mathieu en voyait un en vrai. Il le pointa sur lui.

– Pose ce couteau ! tout de suite ! hurla le policier.

Affolé, Mathieu lâcha le couteau, qui se planta dans le sol avec un bruit étouffé. Pourquoi cet homme le regardait avec une telle agressivité ? Qu'avait-il fait ?

Après lui avoir passé les menottes et placé le couteau dans un sac en plastique transparent, le policier ramena le petit garçon vêtu d'un chapeau de paille défoncé et d'une vieille chemise couverte d'excréments d'oiseau.

FIN

© Thomas Desmond

Août 2006

[www.thomasdesmond.com](http://www.thomasdesmond.com)